

# JOURNAL DE GUIGNOL

## ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.  
GNAFRON. . . Caissier.  
MADEON. . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

## NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

## Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant, ébêtant et désopilant;  
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :  
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

## RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.  
CLAUQUE-POSSE. . . id.  
JÉRÔME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.



## QUARANTE-TROISIÈME

## AUX GONES DE LYON

Encore une, z'enfants !... De quoi !... De couronne, pardine.

Vous vous rappelez ben que gn'y avait de che-nuses petites canantes que m'en avient déjà l'envoyé z'une par forme de remarciment; eh ben, v'là c'tte fois que les gones des Brotteaux, ceusses que je n'en serai maire, m'en ont cogné z'une autre, de la joye que les étrangle du bonheur qu'y

z'apincent en parsécutive sous ma ministration. Y n'ont donc tramé une couronne civile avé de pensées, de z'aimez-moi, de feuilles de chêne et pis d'autres et une grande intifuration que dit comme ça, en z'écriture :

A GUIGNOL les Gones du Nord des Brotteaux !

Je n'ai joliment de chance tout de même. J'ai jamais z'éventé de menteries, j'ai pas filouté, j'ai pas emboconné le monde, j'ai tué parsonne, et v'là, malgré ça, les honneurs que me débaroulent sus la margoulette, comme les bardannes sus le pucier d'un compagnon. Ça vous la coupe, les gones; c'est pourtant vrai. Ma foi ! pisque ça vire de c'tte façon, je m'en va m'en payer z'une tranche, que je me dis; gn'y a pas rien tant de braves gens que portent de couronnes, je vas me sarvir des miennes; je n'en ai deusses, je mettrai la grande les dimanches et la petite les jours sus semaine. C'était ben z'une bonne idée, t'y pas vrai? Les canezards et les ouvriers n'auront joliment fait claquer leur touet si y z'avaient vu un méquier se banbanner à travers les rues comme un empereur et couronné comme un roi mage. Mais v'là les anicroches : ces chapeaux-là, c'est pas pour de bon, on les a que pour faire des favettes, ça vaut rien pour n'aller en ville. Y z'ont point de fond, nom d'un rat ! y vous laissent filer un air chanin que vous gèle le coquelichon, ou ben un soleil que vous grille la coloquinte. C'est

de manigances pour n'envoyer le pauvre monde à St-Gravier; v'là tout.

Et pis, quand je n'ai voulu essayer la grande, que je croyais la tenir sus ma caboche, elle me dégringole sus les agassins; je n'étais passé à travers : elle était trop grande celle-là. Alors j'empogne l'autre que n'était juste à ma mesure : mais v'là t-y pas qu'y fallait que je marche tout plan plan comme une limace, sans brandigoler la tête, comme les mitrons quand y portent le pain beni pour pas s'icher à bas l'indifce, et pis les feuilles que me bouchiont les chassiss et m'ébornicliont, et les harbes que me chatouilliont le pif. Oh ! ça m'alait pas, je n'avais l'air d'un grand melachon tout bête, comme un peju que vient de recevoir la croix de St-Pancrace ou du Crapaud Solitaire. Ma foi ! tant pis pour vous, z'enfants, vous me verrez pas dans mes splendeurs; ç'aurait ben été z'honteux que votre Guignol n'oye trimballé de rubans et de pillandres quel y auriont donné d'air à un marchand de pattes. Ç'empêche pas que pour avoir nées sans que je les demande par des sorricitations insinueuses et surrepristes. Vous pouvez aller les voir chez mon imprimeur, que les a aggrafées dans son ateyer avec les orthographes que leur serviont de passeport, et je n'en suis fier, allez. Ça vaut ben, après tout, les décolations du roi de Prusse et les médailles d'esposition qu'on donne aux bargeois, tandisse que c'est les ouvriers que

## FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

## LES GONES DE LA VILLE

## TRIOLETS

## I.

## DARDEL

Il est le maître en ce grand art  
De l'architecture civile.  
Style grec, gothique ou batard,  
Il est le maître en ce grand art.  
Oh ! s'il ne fût pas né si tard,  
Il eût bâti l'hôtel de Ville !  
Il est le maître en ce grand art  
De l'architecture civile.

★★

## II.

## Joseph LUIGINI

Luigini toujours rêvera  
De succéder encore à George.  
Du Théâtre de l'Opéra  
Luigini toujours rêvera.  
A son pupitre il se rengorge  
En se disant : Paris m'aura !  
Luigini toujours rêvera  
De succéder encore à George.

## III.

## D'HERBLAY

C'est pour tous un bonheur, je pense,  
Qu'on nomme D'Herblay directeur.  
Pour lui comme pour l'auditeur,  
C'est pour tous un bonheur, je pense !  
Nous aurons toujours cette chance  
Qu'il ne pourra plus être acteur.  
C'est pour tous un bonheur, je pense,  
Qu'on nomme D'Herblay directeur.

## IV.

## Joséphin SOULARY

Soulary se met à son tour  
Et tourne une journée entière.  
Ciselant bien chaque contour,  
Soulary se met à son tour  
Un sonnet, une tabatière.  
Soulary se met à son tour  
Et tourne une journée entière.

## V.

## QUIVOGNE.

De Laracine et de Quivogne  
Que Dieu cimente l'amitié !  
Célébrez l'hymen, par pitié !  
De Laracine et de Quivogne.  
Quand l'un abat une charogne,  
Que l'autre en mange la moitié !  
De Laracine et de Quivogne,  
Que Dieu cimente l'amitié.

PIQUE-BISE.

les ont gagnées, et même les bêtes, de fois que gn'y a.

★ ★

Faut pas ren vous cogner dans la caboche que c'est tout, et que ma réputation s'est pas escannée plus loin que Margnolles et les Charpennes. Ah ! c'est ben autre chose. Vous savez ben, M'ssieu Monselet, un mami que se connaît un peu ben en frigousse lichatoire et littéraire, que vous a une platine comme parsonne pour la jaccasserie et la gourmandise ; et ben, y n'a dit dans un jornal à images, ousqu'y raconte tous les matins de z'histoires chenuses, y n'a dit que mes fritots étions bons, et que je n'étais rigolo comme un marle. C'est les plumassiers d'ici que hisquent, eusses que disaient que j'étais un artignol que chiquait ren que de z'escandales, ça les regrolle, ça ; mais y z'osent rien rebriquer, pace qu'y savent qu'y sont rien que des miaillons à côté des journaliseurs de Paris.

Vous pensez ben comme je m'en suis gonflé le gigier, aussi que je n'ai écrit à ce M'ssieu une lettre de compliment qu'était z'un peu tapée. Tez, après tout, je fais pas de cachotteries avec vous, je m'en vas vous la repasser. Ecoutez-moi ça :

« A M'ssieu Charles Monselet, à Paris,  
appartement de la Seine.

« M'ssieu,

« Je n'ai reluqué avec de gigaudelements d'une satisfaction sans ressemblance et qui n'est quasiment impossible à défigurer les expressions infatigables avec quoi que vous n'avez grabotté le meillon de m'amour propre dans le quatrième mimero du jornal ousque vous faites jornalement virer le rouet aux gandoises.

« Je sais, M'ssieu, que vous n'êtes les malins de la capitale et que vous n'avez le goût fait comme un bourgeois. En bouze d'émotion quand je me sis vu comme ça empogné par le cotivet et posé en beau devant de vote boutique à bajafferies. Faut que vous n'ayez joliment d'âme pour m'avoir apinché de là-bas et décapillé au fin fond du quarquier St-Georges un apprenti plumassier que n'en est encore qu'au cannettes de la jornalisterie et que fait dans les papiers seulement pour faire rire les gones de son pays et ficher de z'ognes à de bargeois que voudrions leur faire prendre de gonfles de carpes pour de revarbères. Aussi, que ma reconnaissance n'est quasiment aussi haute que le clocher de Fourvière et que le souvenir restera éternellement dans le ques tin de ma mémoire.

« Si je n'avais la chance de bonheur que vous viendrez à Lyon c't été, nous n'irions manger un pique-en-terre et une salade chez la mère Brigousse, ou ben de petits poissons aux Etroits, avec tous mes gones de rédarcteurs que sont de bons zigues, et pis aussi la Madelon, une canante que vous a de z'œils-grands comme les liquernes de l'Institut de chez vous, de joues comme de pommes d'api et de cheveux à elle. Gnafron, que connaît les antiquités, vous expliquera le Cheval de bronze, l'estatue de Jacquard et le grand reloge de St-Jean ; y vous montrera toutes les curiosités de la ville, le pont de la Guillotière, la tour Pitrat, le café du Chat et l'abbatoir de Perrache, mais pas les méquiers, pace que l'ouvrage va pas depuis que les Itayens veulent se grafigner avec les Autrichiens, et les Prussiens se faire ficher sus le leur.

« Dans c'tte espérance, j'ai l'honneur de vous insinuer à la réciproque les sentiments d'amitié avec quoi je vous prie, M'sieu, d'assepter mes respectables salutations.

« Jean GUIGNOL,

« Ouvrier tafetaquier et apprenti journaliste.

Poste et scripeton — V'là la recette des Bugnes comme on les fait en rue de l'Aumône et à Béche-

velin le jour des Morts et le dimanche des Brandons. Faut avoir une casse à frire, un coquemard avec d'eau chaude, un saladier, de l'huile et de farine — de repain, si gn'y a mèche.

« Vous mettez la casse sur le feu avé l'huile, la farine avé d'eau dans le saladier, vous z'y bouilliguez bien avec une cuiller tant que c'est plus épais que pour de matefains, vous y pitrogez ensuite avec les doigts, mais pas rien comme pour faire des pompes, ça serait cassé. Pis ensuite vous manigancez ça par magnière de petites couronnes que vous faites frire dans l'huile; pis après, quand c'est cuit et que ça n'a gonflé, faut les tirer avec une broche de bois et les enfiler dans des ficelles pour les faire sécher et manger chaud. C'est bon, nom d'un rat ! goûtez n'en voir. »

Hein ! z'enfants, comment la trouvez-vous, ma lettre ?... Vous vous en reliez les babines, vous n'en voudriez votre part... Gourmands, va !

A une autre fois, tas de licheurs,

GUIGNOL.

## GUIGNOL EN COLÈRE

REVUE SATIRIQUE.

(La scène se passe chez Guignol qui se promène avec agitation, tandis que son ami, assis dans un coin, ose à peine le regarder et lui adresser quelques paroles entrecoupées.)

GUIGNOL.

Tant de duplicité ! tant de scélératesse !  
O race vipérine ! abominable espèce !  
Que ne puis-je à l'instant, hommes aux cœurs boueux,  
Vous écraser d'un coup de ce bâton noueux !

GNAFRON.

Qu'est-il donc arrivé ?

GUIGNOL.

J'étais trop débonnaire !  
Mais je suis réveillé par un coup de tonnerre.  
Et le cœur labouré comme d'un éperon,  
Je comprends et refais le souhait de Néron !

GNAFRON.

Mais... ne puis-je savoir ?

GUIGNOL.

Oui, je vais tout te dire...  
Sache donc que le jour où j'entrepris d'écrire  
Mon journal pour clouer le vice au pilori  
Et dévoiler enfin notre siècle pourri,  
Les morveux, les galeux, les fripons s'alarmèrent  
Et, se liguant entr'eux, aussitôt ils formèrent  
Un épais bataillon qui se rua sur moi !  
Je n'en éprouvai pas d'abord un grand effroi :  
Je m'étais préparé, j'attendais de pied ferme,  
Et leurs coups m'effleuraient à peine l'épiderme ;  
Mais, pendant ce combat, dans ma propre maison,  
A mon foyer venait s'asseoir la trahison !...  
Des parents que j'aimais, pour qui j'avais sans cesse  
Un sourire, un éloge, un mot plein de caresse,  
A qui j'offrais ma bourse, à qui j'ouvrais mon cœur,  
Ces parents travaillaient à saper mon bonheur...  
Sourdement, lâchement, au sein de ma famille,  
En me serrant la main, en m'ôtant leurs chapeaux  
Ils versaient dans le cœur de mon fils, de ma fille,  
Goutte à goutte, avec art, leur venin de crapauds !

GNAFRON.

Comment ! tes chers enfants écoutaient ces marouffes ?

GUIGNOL.

Oui !... leurs jeunes esprits ouverts à tous les souffles,  
Par ces vils Escobars lentement préparés,  
Furent enfin séduits, pervertis, égarés !...  
On y mit de la rage et de la frénésie.

Mon amour, leur dit-on, n'était qu'hypocrisie,  
Et loin d'être pour eux un mentor, un soutien,  
Je voulais par leur mort m'emparer de leur bien !!!  
Comprends-tu maintenant ? Dans ces âmes de neige  
On avait su jeter un levain sacrilège !  
On avait su flétrir dans son germe naissant  
Ce sentiment si pur, si doux et si puissant,  
Cet amour filial, cette fleur printanière  
Qui fait l'enfance heureuse et la vieillesse fière,  
Et dont le souvenir dans les jours orageux  
Nous rend calmes et bons, justes et courageux !...  
Lorsque je m'aperçus du changement rapide  
Qui s'était fait dans l'âme autrefois si limpide  
De mes pauvres petits ; quand je vis leur amour,  
Leur confiance en moi s'altérant chaque jour,  
Alors je ressentis quelque chose d'horrible,  
L'inconnu dans la nuit poursuivant l'impossible,  
Confusion du bien, du mal, du vrai, du faux !  
Une lutte d'atôme au milieu du chaos !...  
Je voyais sous mes pieds se dérober la terre,  
Je doutais de moi-même !... Avais-je été bon père ?  
A mon mandat sacré n'avais-je point failli ?  
Et ce malheur soudain qui m'avait assailli  
N'était-il pas l'effet soit de ma brusquerie,  
De ma tendresse aveugle ou de mon incurie ?  
Ou bien, qui sait ! frappé par le destin brutal  
Avais-je été sur eux marqué d'un sceau fatal ?  
Que croire et que résoudre ? En ce péril extrême  
Fallait-il m'incliner, ou crier : Anathème !  
Et le ciel, dernier port ouvert à l'opprimé,  
Insolemment pour moi n'était-il pas fermé ?

GNAFRON.

Tes enfants ! tes enfants ! J'ai hâte de connaître...

GUIGNOL.

Une seconde fois je les ai vu renaître :  
A mon appel touchant ils ont tout avoué !...

GNAFRON.

Mais alors le projet des gueux est déjoué !  
Et quel était leur but ?

GUIGNOL.

Satisfaire la haine  
Qu'éprouve un cœur troublé contre une âme sereine,  
Que ressent le petit, le laid, le bas, l'obscur  
Pour le grand, pour le beau, pour le noble et le pur ;  
Haine de mirmidon, d'impuissant, d'inutile,  
Contre tout ce qui marche et porte un grain fertile ;  
Conflit perpétuel qui commence à l'égoût  
Et finit dans les cieus ; qu'on retrouve partout ;  
Antagonisme ardent d'esprit ou de matière :  
L'ignorance crasseuse étouffant la lumière ;  
C'est Tartuffe et Pascal, le moustique et l'aiglon,  
La lâcheté frappant l'héroïsme au talon ;  
C'est Judas et le Christ, le marais et la cime,  
La chenille et la fleur, le serpent et la lime ;  
Grincement du caillou qui s'use au diamant,  
Grognement du pourceau contre le firmament...

GNAFRON.

Et que leur as-tu fait ?

GUIGNOL.

Rien ! Que faire à des cuistres ?...  
Ah ! si... j'ai fait bleuir leurs visages sinistres  
Hier, quand devant eux, le regard irrité,  
Pour la dernière fois je me suis présenté !

GNAFRON.

Et maintenant, crois-moi, Guignol, pour ta vengeance  
Compte sur l'avenir et sur leur conscience...

GUIGNOL.

Les coquins n'en ont pas !

GNAFRON.

En vous voyant plus forts,  
Plus unis, plus heureux malgré tous leurs efforts,  
Avant peu, sois-en sûr, ils crèveront de rage...

GUIGNOL.

Bon ! c'est le diable alors qui fera mon ouvrage !

PIERRE LA GARGUILLE.

## COUPS DE CRAYON.

## Le docteur Dolorosus.

A voir ses longs cheveux inondant ses épaules maigres, à voir son visage pâle, son air funèbrement grave et sa démarche de condamné conduit au supplice, on se demande si le docteur Dolorosus n'a pas le triste privilège de soigner en sa personne toutes les maladies dont la faculté enseigne la guérison.

Ce n'est jamais sans éprouver un frisson dans le dos qu'on pénètre dans son cabinet; car on s'imagine toujours qu'il va vous dire d'une voix sépulchrée : Frère, il faut mourir!

Heureusement cette crainte ne dure que quelques secondes, et on s'aperçoit bien vite que le docteur Dolorosus n'a aucune envie de creuser votre fosse, et que son seul désir est de vous faire vivre le plus longtemps possible.

Il m'a été rapporté, qu'en le voyant entrer à l'hôpital, où il allait faire un cours, — un passant fut tellement frappé de sa figure blême et de son allure languissante, qu'il s'écria d'un ton ému :

« Pauvre homme, il a rudement besoin d'y aller, mais quelle folie de le laisser sortir seul! »

## Le docteur Graciosus.

Le docteur Graciosus, ainsi que son nom l'indique, a toujours le sourire aux lèvres et la joie aux yeux : sa figure large et ouverte, son teint clair et son ventre naissant, sont les indices certains d'une conscience sans remords, et d'un tempérament vigoureux.

Il y a plaisir en vérité à être soigné par lui, et on se rendrait volontiers malade pour voir à son chevet sa physionomie réjouie où siège la belle humeur.

Ce n'est certes pas à dire que le docteur Graciosus ne soit pas un médecin sérieux, et qu'il ne sache pas guérir ses malades tout aussi bien, voire même mieux qu'un autre.

Dieu merci, il a fait ses preuves en opérant des cures véritablement merveilleuses : témoin l'œil gauche de certaine dame, — qui mettait une obstination scélérate à s'enfoncer sous le crâne de sa propriétaire, et que notre docteur a fait revenir à de meilleurs sentiments et à sa place naturelle en le prenant par la douceur, c'est-à-dire au moyen de médicaments aussi simples qu'efficaces.

Il a su rendre la Science bonne fille et point bégueule ; on peut lui dire des gaudrioles et même lui pincer la taille sans qu'elle se rebiffe et prenne des airs de mijaurée.

Avec cet aimable docteur on est sûr quand on meurt (ce qui arrive rarement) de trépasser gaiement et d'emporter dans l'autre monde un éclat de rire commencé dans celui-ci.

Aussi suis-je convaincu que lorsque les habitants du sombre bord voient arriver un nouveau compagnon, tête haute, regard clair, allure dégagée et sifflant un air d'opéra-comique, ils s'écrient en chœur :

« Bon, voilà le docteur Graciosus qui a fait des siennes! »

DIOGÈNE.

## LES CONCERTS.

Il faut que je vous raconte que j'ai fait une découverte. Voilà déjà bien longtemps que les concerts sont mis au ban de la distraction publique ; on dit : la saison des concerts, ennuyeux comme un concert, on a même inventé depuis peu le Tropic du concert.

Et, malgré toutes ces raisons de mourir, les concerts vivent et vivent si bien que, chaque année, leur nombre augmente et qu'il n'est pas de ménestrier qui ne donne son petit concert pour se racheter de la conscription ou se payer une femme légitime et un mobilier.

Si les concerts augmentent, il faut donc qu'il y ait des spectateurs ; car je ne crois pas encore à l'existence d'un

musicien assez amoureux de son art pour faire entendre gratis sa musique ou faire connaître sa facilité d'exécution sur un instrument quelconque.

J'étais samedi au concert de M. Georges Hainl, et je faisais toutes ces réflexions pendant qu'une dame nous exécutait sur un grand coquin de piano une série d'exercices très-difficiles peut-être, mais parfaitement ennuyeux.

Et en pensant à tout cela, je promena machinalement mes regards du poulailler aux stalles d'orchestre, quand, comme un trait de lumière, une réponse à ma question vint surgir dans ma cervelle.

Sur tous les bancs je ne voyais que des figures nouvelles, que des têtes un peu ahuries et qu'il était facile de reconnaître comme n'appartenant pas au public habituel des théâtres : — une grande quantité de jeunes filles tenues en laisse par leur mère vigilante qui, comme la poule, symbole biblique, réunissait plusieurs de ses enfants sous sa crinoline des jours de fête.

J'avais la clef de l'énigme, et vous ne sauriez croire le plaisir que me procura cette trouvaille. J'en oubliai complètement la dame qui continuait à lutter énergiquement contre son piano.

**Les concerts ont été inventés par les mères de famille qui viennent y exhiber leurs demoiselles à marier.**

En effet, autrefois dans une certaine classe à Lyon, le concert de Georges Hainl, considéré comme le meilleur des concerts que nous ayons chaque année, était noté sur le budget des familles, tant pour un certain nombre de places ; et les parents se disaient entr'eux : Ce sera une spéculation avantageuse si nous trouvons un mari pour notre fille.

Et voilà comment les concerts continueront à prospérer tant qu'il y aura des demoiselles à marier, et il est à croire qu'il y en a encore pour quelque temps.

Aussi quant un artiste voudra donner plus d'attraits à une exhibition de ses talents musicaux, s'il comprend bien la situation ; il fera bien, au lieu d'annoncer qu'on jouera du Rossini, du Beethoven, du Schubert ou du Chopin, de faire mettre en vedette sur l'affiche :

LES DOCUMENTS OFFICIELS ANNONCENT QU'À

MON DERNIER CONCERT

IL S'EST NOUÉ TROIS CENT CINQUANTE-SEPT UNIONS LÉGITIMES  
(sans compter les autres.)

Et vous verrez si ce procédé n'amène pas une foule plus grande que celle qui va entendre chanter la Patti ou Thérèse.

BAS-DE-CUIR.

Mardi soir nous avons eu un moment d'émotion agréable.

On est venu nous annoncer que M. Raphaël Félix avait été vu à Lyon.

Connaissant le caractère généreux de notre ex-directeur, nous n'avons pu supposer qu'une chose, c'est qu'il apportait aux pauvres de la ville les fameux 1,500 francs que nous lui avions comptés.

Nous félicitons donc nos œuvres de bienfaisance qui devaient croire que ces 1,500 malheureux francs étaient bien perdus pour elles.

Dernières nouvelles.

M. Raphaël Félix n'a fait le voyage de Lyon, qu'à l'occasion de son grand procès contre la ville : — il est à croire que les quinze cents francs seront pour une autre fois.

Nous recevons la lettre suivante :

« Mon cher Guignol,

« J'étais il y a quelque jours à l'Eldorado ; je venais de me pâmer à la vue de l'amputé Donato, lorsque mademoiselle Risette vint à son tour chanter : *J't'as tuer*, paroles de M. Wall, musique de M. Pourny. La musique de cette chansonnette vaut bien celle de toutes les compositions de ce genre ; mais les paroles de M. Wall m'ont rappelé avec émotion les anérides de défunt le Père Coquard, lesquelles avaient, dit-on, pour auteur également un Wall (Isch). Est-ce le même ? Je n'en sais rien ; mais cette poésie est tellement idiote qu'elle revolta le bon goût d'un guerrier, — un sergent, je crois — placé aux deuxième galeries, qui s'empessa de manifester son mécontentement par un bon coup de sifflet. Ce sifflet ne s'adressait nullement à l'artiste, Mlle Risette, dont le talent a toutes les sympathies. Un garçon vint immédiatement interdire au sergent ce genre d'exercice ;

le sergent maintint vivement son droit de siffler ce qu'il trouvait mauvais ; et pressé de donner une raison, le garçon répondit qu'il était défendu de siffler dans un café-concert, qu'on était libre de ne pas venir ou de s'en aller si on n'était pas content ; mais qu'on ne pouvait pas siffler parce qu'on ne payait pas sa place et qu'il n'y avait pas de contrôle ou on payait une entrée quelconque.

« Je ne sais si le directeur de l'Eldorado est de l'avis de son garçon ; mais si cela est, cette prétention de défendre au public de manifester son opinion, quand elle est désagréable à un chanteur, est souverainement injuste et ridicule, surtout puisque vous ne vous opposez nullement à ce qu'on applaudisse.

« Comment ! parce que je ne paie pas ma place à un contrôle, je n'ai pas le droit de trouver mauvais telle chanson ou telle chanteuse ? Vous me taxez quarante ou cinquante centimes une consommation, souvent mauvaise qui vaut dix ou quinze centimes, et il vous semble que je ne paie pas ma place ? Vous avez des loges où je ne puis entrer qu'en donnant un supplément de un ou deux francs l'heure, et ce n'est pas payer sa place ?

« Incontestablement, le café-concert est une de ces institutions qui sont l'honneur et la gloire d'une époque et d'un pays ; mais il n'en n'est pas moins vrai que du moment où ces établissements sont institués pour le plus grand divertissement des peuples, et que le public paie pour y savourer des *« Femme à barbe »* et des *« Solide au poste »*, il a le droit de témoigner son contentement ou son mécontentement ; et si on veut bien l'autoriser à applaudir et à bisser le dernier couplet, il doit lui être permis de siffler. Du reste aucun avis, aucune affiche ne lui impose l'obligation contraire.

« S'il en était autrement, et si la gratification d'une consommation suffisait pour interdire le sifflet, je proposerais ceci aux directeurs de théâtres : dites à chacun de vos spectateurs que le prix de son entrée, un, deux, trois ou cinq francs, est destiné à payer un verre d'eau qu'il a le droit de prendre au contrôle en entrant ; vous rentrez ainsi dans la catégorie des cafés-concerts, et vous coupez le sifflet au public.

« Qu'en dis-tu, mon cher Guignol ? Je serais curieux de savoir si tu es de mon avis.

« Tout à toi,

« UN LECTEUR ACHARNÉ. »

La lettre ci-dessus contient en même temps, et la demande et la réponse, aussi avons-nous jugé convenable de la publier en entier.

Il va sans dire que nous partageons complètement l'avis de notre correspondant, et qu'il nous paraît difficile de faire croire au public qu'on ne paie pas un prix d'entrée dans les cafés-concerts.

M. le directeur de l'Eldorado, fera donc bien de répandre parmi ses garçons, le mot célèbre de Talleyrand : — Pas trop de zèle, chevaliers du cachemire.

## BUGNES À L'ÉPERON

Une cocotte de Lyon avait un perroquet qu'elle aimait jusqu'à l'adoration (il fallait bien qu'elle aimât quelque chose). Mais comme rien n'est éternel dans ce monde, — pas même la beauté d'un perroquet, — un beau jour l'objet de sa tendresse perdit ses plumes..... Une grande amie de notre cocotte vint passer la journée chez elle pour lui offrir des consolations. — Hélas ! ce fut en vain ; la propriétaire de Jacquot ne pouvait regarder ce pauvre animal sans verser des larmes. — Vois, vois, finit-elle par dire à son amie, c'est à peine s'il lui reste encore quelques plumes sur le dos.

— Ah ! répliqua celle-ci, on voit bien que ce n'est pas toi qui l'as plumé.

\* \*

Il était dit que rien ne manquerait à la gloire de Komisaroff le sauveur de l'Empereur de toutes les Russies.

Non-seulement il inspire aux habitants de St-Petersbourg un enthousiasme difficile à décrire, mais encore il fait faire des mots au peuple le plus spirituel de la terre.

— Savez-vous, disait dernièrement Champavert à M. Paul Sauzet, que ce Komisaroff est un heureux gail-lard : pour un petit coup de coude donné peut-être machinalement, le voilà accablé d'honneur, de richesses, de lettres de noblesse, etc., — n'est-ce pas un véritable conte de fées.

— Oui, répliqua l'ancien Président de la chambre, un véritable conte de fait !

\*\*\*  
Au moment où l'on s'occupe beaucoup des Apôtres de M. Renan, il ne nous paraît pas inutile de donner un renseignement précieux qui pourrait servir à la biographie de l'un de leurs faux-frères, Judas Iscariote.

— Beaucoup de gens croyaient jusqu'à présent que cet homme abominable avait vu le jour en Judée; mais une étude approfondie des textes sacrés vient de nous démontrer que le berceau du traître était une petite ville du département de l'Ain, — Trévoux.

— On peut voir, en effet, dans le Nouveau Testament que Jésus-Christ a dit constamment :

*L'un dans Trévoux me trahira !*

GNAFRON.

LE

## CERCLE DES CONDAMNÉS A MORT

Depuis longtemps le besoin se faisait sentir d'une institution tendant à inonder de lumière des gens prédestinés à promener dans l'ombre celle de leur individu. Dans ce siècle éclairé rien ne doit rester sous le boisseau — cette vieille mesure de capacité défoncée par l'hectolitre.

Il s'agit du CERCLE DES CONDAMNÉS A MORT ! Oh ! ne vous effrayez pas, l'idée est antédiluvienne, vieille comme la première semaine de la création où le premier arrêt de mort frappa le premier homme. Le père Adam, avec un compte courant de six mille années de vie, serait, de toute justice, notre président honoraire.

Pour fonder un cercle il faut des membres — sans lièvre pas de civet de la même bête. N'allez pas croire que le premier vena puisse entrer chez nous comme un boursier à l'église, un sacristain à la bourse; il faut être ou avoir été condamné à la peine de mort, quels que soient d'ailleurs la nature du crime et le mode de supplice.

Il a été résolu que la société des condamnés à mort se recruterait dans toutes les classes de la société; il va sans dire que la prison à temps donnera droit à certains égards — les novices peuvent compter sur notre sollicitude aussi étendue qu'éclairée.

Le cercle des condamnés à mort sera, comme l'académie des sciences morales et politiques, divisé en sections. Cependant il se déclare, une fois pour toutes, indépendant de l'Institut; si celui-ci a besoin de condamnés à mort les facultés de médecine lui en fourniront.

Le nombre de nos sections est illimité; chaque jour il s'en pourra créer une nouvelle représentant une catégorie d'hommes inconnus et bien tranchés.

Jusqu'ici nous avons :

— *Les poètes* qui ont pour dernier refuge le suicide ou l'hôpital. Chacun sera tenu de pleurer ses paroles ou d'en faire la musique, ce qui est exactement la même chose.

— *Les artistes peintres, graveurs ou sculpteurs* qui laissent à des héritiers inconnus des chefs-d'œuvre sur lesquels ils n'eussent pas trouvé un crédit de cinq kilos de pain. Conditions *sine qua non* : teint pâle, cheveux longs, bien se garder de parler français comme tout le monde, se cloier le dimanche dans la chambre d'un ami, être le Castor d'un chien appelé Pollux, décidé à crever plutôt de faim que d'indigestion.

— *Les industriels travailleurs* qui passent leur vie à découvrir ce qu'un autre inventera plus tard, sans garantie du gouvernement. Point n'est urgent d'avoir des fonds; des ennemis dans sa propre famille ne feraient pas mal.

— *Les maniaques* qui n'ont pas su se brûler la cervelle, qui ont manqué leur coup en se pendant trop bas; ou qui, voulant se noyer, auront eu la maladresse de tomber dans le panier d'un pêcheur à la ligne, membre de la compagnie de sauvetage. On les emploiera à balayer la morgue à tour de rôle et à fournir des chroniques lugubres au *Petit Journal*.

— *Les libérés non repentants*, en haute et simple surveillance. Ils feront les recettes, éta-

bliront des conférences sur l'appareillage à l'usage des voyous qui montrent des dispositions pour la casse des pierres, compléteront leur cours d'anatomie minérale par la dissection d'une serrure Fichet; enfin, si l'on est content d'eux, on les placera scribes chez certains notaires qui ont eu des altercations avec la justice.

— *Les hommes politiques* de tout âge et de toutes les dimensions, condamnés ou se croyant tels. Ils devront se pénétrer de cet axiome : que l'ennui naît du plus parfait accord, conséquemment toute discussion est interdite, les disputes sont seules tolérées et encouragées : défense expresse de s'entendre sur quoi que ce soit et de rien déposer contre les murs.

— *Les buveurs d'absinthe*, justifiant de l'ingurgitation par jour d'un litre de vert-de-gris liquide. Quand leurs traits accuseront un commencement d'idiotisme, nous leur garantirons l'amputation d'un membre et la lecture du *Progrès*, sans douleur !

— *Toutes gens à sac et à corde*, dont la bonne volonté est méconnue et dont les talents sont conspués. Si elles ne peuvent être reçues d'emblée membres effectifs, on en fera des aspirants.... de marine.

— *Les honnêtes travailleurs* qui mettent six mois, un an, quelquefois plus, à mourir de faim (le temps n'ajoute rien à la chose). Il nous est impossible de leur garantir l'hôpital.

Voilà, en général, le projet de division auquel nous nous sommes arrêtés; inutile d'ajouter que nous aurons aussi des membres correspondants, comme il est d'usage dans toute académie qui se respecte. Nous publierons simultanément les rapports des travaux de chaque section; une fois par an un grand banquet anniversaire réunira tous les frères du cercle des condamnés à mort, en sonnera à sa fantaisie le veau et la salade, mais le poivre de Cayenne est proscrit comme pouvant provoquer un éternuement dans l'assiette du voisin.

Le cercle des condamnés à mort tend les bras à toutes les illustrations; la présidence honoraire appartiendra de droit et de force au personnage le plus haut placé sur l'échelle sociale, pourvu qu'il ait subi la dernière des condamnations.

Que chacun vienne donc s'inscrire; il nous est impossible de connaître tous les intéressés, surtout quand beaucoup se tiennent à l'écart, obéissant en cela à une déplorable modestie: n'est pas condamné à mort qui veut ! Et quand on songe qu'une grâce, une amnistie peut briser sur bien des lèvres la coupe délirante du martyr ! Oh ! tenez, cela devient un sujet de graves réflexions !

Fait au Grand-Trou (Guillotine).

Pour le Président empêché :

Le Vice Président,

PLATON.

## AVIS.

Pour répondre aux pressantes sollicitations des collectionneurs du *Journal de Guignol*, nous réimprimons une 2<sup>e</sup> édition de notre numéro 5, qui sera mis en vente jeudi prochain.

## THÉÂTRE.

M. d'Herblay s'est installé sans encombre dans ses nouvelles fonctions, après avoir publié un prospectus où il proteste de son respect pour les droits et les prérogatives du public.

Depuis, les rentrées se poursuivent activement, trop

activement peut-être, car en faisant rentrer huit ou dix artistes à la fois, comme cela a eu lieu mardi dernier, on s'expose à des confusions regrettables, aussi bien pour les artistes que pour le public.

Cela rappelle les fournées de pairs qu'on faisait sous Louis-Philippe.

Dans tous les cas, les nouvelles épreuves n'ont été jusqu'à présent fatales qu'à M. Maurel et désagréables à M. Saliné et à Mmes Mathilde et Lamy.

Il n'était pas, croyons-nous, dans l'intention du public de refuser ces trois artistes, mais peut-être n'était-il pas fâché de faire comprendre : à M. Saliné qu'il abuse parfois des coups de pied et des éclats de voix; et à Mme Lamy que souvent elle se croit trop chez elle sur la scène, et qu'elle joue avec un sans-gêne qui n'est pas toujours du meilleur goût ni de celui du spectateur.

Mlle Mathilde n'a pas été accueillie non plus sans une vive opposition; et M. Lamy, qui a certainement dû prendre pour lui la moitié des sifflets adressés à sa femme, a été reçu sans aucune protestation; quant à M. Lamy qui a été accepté d'emblée, il n'a certainement dû son admission qu'à la décision qu'il a prise de ne jouer que des rôles de drame.

FRÈRE JACQUES.

## CONCERT.

MM. les ouvriers italiens habitant Lyon viennent d'avoir la généreuse pensée d'organiser une matinée musicale au bénéfice d'une jeune artiste, Mademoiselle GABRIELLE ROECK, dont le précoce talent mérite toutes les sympathies.

Le concert sera donné, le 13 Mai, dans la salle philharmonique.

Mademoiselle Roeck est d'autant plus intéressante que son père, M. Louis Roeck, ingénieur mécanicien, très-connu à Lyon par ses travaux pour la fabrique, est mort dernièrement laissant malheureusement une veuve et ses enfants sans fortune.

Nous sommes heureux de nous associer par notre publicité à cette bonne œuvre des ouvriers italiens destinée à venir en aide à une intéressante famille.

## CORRESPONDANCE

Plusieurs membres assidus. — Nous ne sommes pas des regretteurs, mais nous souhaitons vivement que votre vœu s'accomplisse et que ces messieurs finissent par découvrir un local.

Aspergifylardo. — Tu n'as donc pas suivi notre collection, que tu te plains? Il me semble cependant qu'il faut contenter tous les goûts, et bien des gones ne partagent pas le tien.

Quasimodo. — Il est à croire que le sonneur a été égaré, parce que nous n'avons pas pu trouver sa trace dans nos papiers.

Gertrude. — Pourquoi as-tu interrompu ta lettre au beau milieu? tu as eu sans doute à moucher tes mioches. Ton pseudonyme est bien transparent pour les lunettes de Guignol.

Tsancre-Per. — Que vois-tu d'étonnant à ce que l'homme ait porté le chien? Ce serait bien plus extraordinaire si le chien avait porté son maître.

Belle-au-Bois-Dormant. — C'est peut-être véridique, mais Guignol et Madelon sont obligés d'avouer qu'ils n'y ont rien compris du tout.

Jack Bonum. — Va lui demander s'il est content, et s'il te dit oui — je reconnaitrai que tu as raison.

La Melette. — Sois tranquille, notre trique est toujours solide, tu verras bien.

Marignan. — Vous nous paraissez avoir de bien grandes dispositions pour le travail dont vous faites l'éloge. Continuez, Monsieur, et pratiquez vos maximes.

Le Gérant, E. THOMAIN.